

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Père, à Joliette, P. Q., Canada.

PAIX

Une des choses les plus difficiles à conserver sur la terre, c'est la concorde entre les membres mariés d'une même famille.

Pour arriver à cette concorde, il faut que chacun se mêle surtout de ses affaires. Lorsqu'un mariage est fait, il est fait. Inutile donc de réveiller le passé et de déclamer à droite et à gauche, ce qui ne peut que gêner de plus en plus les choses.

Le grand point pour un jeune homme est de prendre une bonne femme. Il est plus facile d'en choisir une bonne que d'en refaire une *mauvaise*.

Dans tous les cas, ce n'est pas en excitant la bile d'une femme qu'on l'améliore.

Un moyen radical pour conserver la paix entre les familles serait de couper les langues trop longues, comme le sont toutes les langues exagérées, les langues médisantes, les langues calomniatrices.

Madame X dit un mot désagréable contre sa belle-sœur. Je l'entends. A quoi bon le colporter?

Quand je distribuerai tout mon bien pour la nourriture des pauvres, et que je livrerai mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. — (S. PAUL).

F. A. B.

— *Coups de crayon.*

ANECDOTES ET BONS MOTS

(Pour la Famille)

Bien peu de femmes s'émeuvent d'un premier cheveu gris, lorsqu'elles le voient sur la tête d'une autre.

* * *

LA MÈRE. — Oh ! mon ami, quel amour d'enfant ? yeux noirs, cheveux blonds et bouclés, bouche mignonne, rien ne lui manque. Un vrai chérubin !

LE PÈRE. — Est-il aussi beau que la nôtre ?

LA MÈRE. — Ah ! par exemple ! Il l'est deux fois moins.

* * *

— Justine, pourquoi ne vous servez-vous pas du balai neuf ?

— Madame, la chambre était si sale que j'ai préféré employer encore le vieux balai pour économiser l'autre.

* * *

MADAME. — Oscar, n'oubliez pas de faire réclamer mon pauvre Fido dans les journaux.

MADAME lisait le lendemain dans le *Soleil* et le *Petit Journal* :

50 francs de récompense
à qui rapportera un affreux carlin, jaune sale, borgne et sans queue, trop gras pour marcher et répondant au nom de Fido.

500 francs de récompense
à quiconque le rapportera *empaillé*.

* * *

Une dame, agrémentée de quarante printemps, félicite un vieux " potichemane " de la richesse de ses collections historiques et préhistoriques.

— Ah ! chère Madame, répond-il avec onction, il n'y manque plus que vous ! Veuillez agréer ma main !

En soirée. — Le maître de maison : Mon cher ténor, de grâce, un petit morceau !

— Mais vous savez bien que je n'ai pas de voix.

— Cela ne fait rien ! tout le monde cause, on ne vous entendra pas !

* * *

Réflexion d'un jeune philosophe de six ans :

Hi ! hi ! Quelle fessée je vais recevoir pour cet accroc à mon pantalon. Et dire que si je m'étais fait un trou à la tête, Maman me dirait simplement : " Allez, cela vous apprendra, petit vaurien ! "

* * *

— Papa, l'absinthe parle donc ?

— Pourquoi cette question, Toto ?

— J'entends souvent maman te dire : " Voilà que l'absinthe commence à parler chez toi. "

* * *

La nourrice — Monsieur Louis, pourquoi faites-vous pleurer votre petit frère en lui prenant son biberon ?

LOUIS. — Maman dit à papa qu'il doit son nez rouge à la bouteille et je ne veux pas, moi, que mon petit frère ait un nez rouge.

* * *

CES BONS DOMESTIQUES ! — Jean, vous arriverez à 7 heures du matin et vous partirez à 9 heures du soir.

— Si cela ne faisait rien à Monsieur, je préférerais venir à neuf heures du matin et partir à sept heures du soir.....

* * *

Un père à son fils paresseux : sachez-le, Monsieur, c'est l'oiseau qui se lève tôt qui attrape le ver.

— Oui, papa, mais si le ver se levait encore plus tard, il ne serait pas pris.

* * *

UN DENTISTE A SON PATIENT : N'ouvrez donc pas une pa-reille bouche ! Croyez-vous que je vais y entrer pour vous arracher la dent ?

* * *

LA FEMME. — Alfred, vous n'avez pas de cœur !

LE MARI. — Je le crois bien ! Vous vous vantiez, il y a trois jours à peine, de me l'avoir ravi ?

* * *

Un tailleur ayant à faire remettre sa boutique à neuf, s'avi-sa de la faire tapisser avec les factures des clients qui ne l'a-vaient pas encore payé.

Huit jours après, il était rentré dans toutes ses créances.

* * *

— Vous verrez plus tard, ma chère, tout le mal que vous faites à cette enfant en la gâtant de la sorte.

— Vous voulez donc que je la dresse pour donner une fem-me accomplie à mon horreur de futur gendre ? Mais c'est exor-bitant !

* * *

Après avoir calculé avec le plus grand soin et avec un succès complet les dimensions de Jupiter et la distance de Saturne à la Terre, plus d'un astronome est fort embarrassé pour décou-vrir d'où lui viendra la somme nécessaire pour payer la note de son boulanger ou de son tailleur.

* * *

Ancienne définition du misanthrope :

“ Un homme dégoûté du monde ”

Nouvelle définition :

“ Un homme dont le monde est dégoûté.”

Avez-vous abonné votre jeune fille au *Couvent*, votre garçon à l'*Etudiant* ?

Avez-vous payé votre abonnement à la *Famille* !

Avez-vous acheté la *Littérature au Canada en 1890* ?

Vous savez sans doute que les *Homonymes simples* de la langue française sont maintenant en vente au bureau de la *Famille*. 35 cts broché, 50 cts relié. Petit livre très utile pour apprendre en peu de temps un nombre considérable de mots.

LES NOIX D'UNE PAUVRE FILLE

(Suite)

Elle vint, la consolation, mais au temps et de la manière que Dieu voulait pour qu'elle fût plus abondante et plus utile.

Quelques soins bien insuffisants furent donnés à la villageoise. D'une part, l'indifférence, de l'autre, l'inintelligence : tels furent les auxiliaires qu'elle trouva sur son chemin. Le mal s'envenima, le sommeil devint rare et troublé. Par suite, cette santé si débile acheva de se détruire ; et quand, affaiblie, pâle, incapable, elle cessa d'être vraiment utile, on lui dit : " Va-t'en ; l'hôpital est bon pour ceux qui ne sont bons à rien."

C'était un ordre plutôt qu'un conseil. Geneviève mit dans un fichu rouge ses deux chemises, deux mouchoirs de couleur et quelques paires de bas, parmi lesquelles il s'en trouvait deux de grosse laine, mais toutes neuves, et tricotées par elle avant son accident. Puis elle pria quelqu'un de nouer ensemble les deux extrémités du fichu rouge, car elle ne pouvait aucunement se servir de son bras droit.

Le curé du village, ayant appris qu'elle partait, vint la trouver aux champs au milieu du petit troupeau qu'elle gardait encore. Elle n'aurait pas eu la force de courir après une brebis indocile, mais ses brebis l'aimaient, parce qu'elle ne les rudoyait

pas ; au contraire, elle avait toujours dit à Médor, comme s'il pouvait l'entendre, qu'il fallait mordre sans déchirer. Le curé engagea la malade à aller jusqu'à l'hôpital de Bordeaux de préférence, parce que là, d'habiles médecins la soigneraient et peut-être la guériraient plus promptement. Elle répondit que les parents qui se débarrassaient d'elle ne payaient son voyage que jusqu'à l'hôpital le plus voisin, et qu'elle était trop malade pour faire à pied les cinq à six lieues qui la séparaient encore de Bordeaux. Le vieillard dit : " C'est moi qui paierai le surplus, ne vous en inquiétez pas," et il la bénit, puis la laissa tout étonnée de ce que quelqu'un pensait à lui faire du bien.

En rentrant à la chaumière, elle dit ce qui lui était arrivé ; on lui rit au nez, et on répondit que les médecins de Bordeaux auraient bien du talent s'ils guérissaient une fille qui, de tout temps, n'avait été qu'un embarras pour tout le monde. Geneviève soupira et pensa que Dieu, quand il envoie un petit enfant dans ce monde, lui fait une belle grâce en lui laissant sa mère, et que quand il reprend la mère et qu'il n'emporte pas l'enfant, c'est bien dommage !

Elle disait tout cela naïvement dans son cœur, et sans malice, et Dieu ne s'en offensait point, car la misère de cette fille et sa grande patience étaient à ses yeux de continuelshommages. A peine instruite des grandes vérités de la foi, elle avait fait sa première communion fort jeune, avec ce cœur ignorant qui ne déplaît pas au Seigneur quand aucune volonté mauvaise ne se mêle à l'ignorance. On lui avait dit plusieurs fois de bonnes et saintes choses qu'elle n'avait comprises que très imparfaitement, et que son ingrate mémoire n'avait pas retenues. Depuis ce temps, personne ne l'avait menée à l'Eglise ; au contraire, on l'occupait le dimanche comme à l'ordinaire. Autour d'elle, jamais on ne prononçait le nom de Dieu, sinon en le jetant comme une injure aux chevaux trop chargés qui ne pouvaient marcher.

Tel était le désert intellectuel dans lequel Geneviève, l'orpheline, avait déjà passé vingt ans. Il n'y avait eu pour elle ni école, ni apprentissage ; mais seulement des moutons à gar-

der, du linge à laver et de la pâte à pétrir. Elle était restée enfant par l'esprit, mais, sans qu'elle s'en aperçut, son cœur avait grandi. Il y avait en elle tous les instincts du bien, et comme elle était fidèle à chaque bonne inspiration, elle observait la loi de Dieu suivant ses qualités très restreintes.

Quand vint le moment du départ, on la vit, à six heures du matin, descendre le sentier qui aboutissait à la place de l'Eglise. C'était là que passait la diligence. Comme il était de bonne heure, elle alla faire sa prière, et, le presbytère étant ouvert, elle entra pour dire adieu au bon prêtre qui lui avait donné la veille une marque de bienveillance et de protection. Le vieillard lui rappela en peu de mots les mystères du christianisme, indiquant à grands traits nos principaux devoirs. La paysanne ouvrait les yeux comme si ces choses lui eussent été dites pour la première fois. Quand elle comprenait, elle baissait et relevait la tête en signe de parfait assentiment ; quand elle ne comprenait pas, elle faisait tout de même ; cela voulait dire : " Je n'entends rien à vos paroles, mais j'aime le bon Dieu de tout mon cœur." Comme elle s'en allait, le vieillard posa ses deux mains sur la tête de la villageoise ; instinctivement elle se mit à genoux ; il la bénit, et elle se releva, disant tout bonnement : " Merci," et se trouvant moins malheureuse.

Son départ fut à peine remarqué. On la connaissait si peu que son absence ne laissait rien de vide. Elle monta dans la rotonde. Comme la voiture allait partir, une fille de quatorze à quinze ans, presque aussi pauvre que la voyageuse, monta sur le marchepied et dit : — " Adieu, Geneviève, faudra revenir ! Tenez, voilà ce qu'on m'a donné, je vous le donne. "

Geneviève, toute reconnaissante, sentit avec peine la voiture s'ébranler. Par ces mots, par ce don, elle tenait à cette jeune fille, jusqu'alors presque étrangère. Pour quitter un lieu sans douleur, il ne faut emporter de ce lieu aucun souvenir qui repose. Geneviève avait été très malheureuse au village ; mais, à ce dernier jour, deux mains l'avaient bénie et une voix avait dit : " Adieu, Geneviève, faudra revenir ! " C'était assez pour laisser à ces champs, à ces prés, à ce clocher, le prestige de la

patrie, et la villageoise, donnant à Joséphine son dernier regard, lui dit : " C'est tout de même bien dur de quitter le pays ! "

Pour chasser cette triste pensée, elle ouvrit le sac de papier gris jeté sur ses genoux. Quel bon cœur que ce petit cœur de Joséphine ! C'étaient des noix, de très belles noix, et comme la voyageuse ne pouvait pas se servir de ses deux mains, ces noix étaient toutes entr'ouvertes. L'orpheline regarda le ciel, comme elle faisait quand elle avait de la peine et quand elle avait de la joie, et, depuis ce moment, elle aima Joséphine.

Un voyage en diligence établissait ordinairement entre les voyageurs quelque intimité. Au premier relais, après avoir quitté le village de Geneviève, la dame française qui occupait une des places du coupé remarqua les traits décomposés de la paysanne ; elle remarqua aussi que ses provisions de voyage étaient bien maigres, ses habits bien misérables, ses cheveux bien mal tenus. Elle se dit : " Voilà une pauvre créature que personne n'a aimée, n'a soignée, n'a consolée : puisque Dieu la met sur mon chemin, c'est peut-être pour que je fasse tout cela. "

Au second relais, madame Aymard s'approcha de la malade et lui parla avec bonté. La pauvre fille répondit brusquement par embarras. Loin de se décourager, la dame s'informa du lieu vers lequel elle se dirigeait. Quand elle eut appris que Geneviève allait à Bordeaux, elle lui dit : — J'y vais aussi, c'est là que je demeure. Si vous ne connaissez pas la ville et que vous vous trouviez embarrassée en arrivant, vous pourrez vous adresser à moi, mon enfant ; mais vous allez sans doute chez des parents ? — Non. — Qui donc vous attend ? — Personne. — Où irez-vous ? — A l'hôpital, " dit la pauvre fille en parlant plus bas, comme si elle eût été honteuse de s'être vue toujours si pauvre, si rebutée, si peu aimée !

Alors la grande dame se sentit plus à l'aise, une fille à l'hôpital est confiée par la Providence à tout être compatissant : les premiers hôpitaux se sont tous appelés *Hotels-Dieu*.

MME DE STOLZ.

(A suivre.)

AMOUR ET LARMES

II.

LE MYOSOTIS.

(Suite)

La colère lui monte au cœur ; cette chambre l'étouffe, cette petite ville l'écrase. Il prend son chapeau, il sort rapidement, il va sans savoir vers quel but ; il ne salue pas ceux qu'il rencontre, il oublie d'allumer son cigare, il traverse les rues et la route poussiéreuse, puis il entre dans un sentier frais et ombragé dans lequel il chemine environ une heure, n'écoutant ni les oiseaux qui gazouillent, ni derrière la haie les causeries joyeuses des faucheurs, marchant indistinctement sur les fleurs et sur les mousses, sans pitié pour la fourmi qui fait son travail, sans regard pour le nid où se dressent les petits chardonnerets sans plumes, nos chanteurs de l'été prochain : il marche jusqu'à ce qu'il aperçoive les abords bien-aimés du château de Rémillac que son cœur connaît encore mieux que ses yeux.

Il ne voulait pas y entrer et s'assit sur l'herbe en disant, comme le voyageur arrivé au port : c'est ici. Son front était mouillé par la chaleur et par la marche, Son regard plongeait avide et tendre dans les allées du parc, il y cherchait la vision ordinaire, elle ne se montra pas. En revanche, mille visions délicieuses ou amères envahirent son esprit. L'affection et le bonheur étaient là, à quelques pas ; mais là aussi se dressait, comme un obstacle presque insurmontable, la naissance et jusqu'à un certain point de vue la fortune. Amédée n'avait que sa place ; or, le traitement d'un professeur de collège suffit aux besoins d'un garçon, mais ne comporte pas les dépenses d'un ménage ; mademoiselle de Ribienne devait, au contraire, posséder un jour une centaine de mille francs. La société est impi-

assurer le triomphe. Après avoir parcouru la gamme des injustices et des humiliations qui l'attendaient dans le monde, toyable pour les mariages disproportionnés, elle y voit toujours une relation.

“ Oui, pensait Amédée avec découragement, l'argent a pris en France une telle valeur qu'on suppose qu'il est le seul mobile de tous les actes. On croira que j'ai poursuivi la fortune et on accusera madame de Ribienne d'être une mère imprévoyante. ”

Dans ces luttes si souvent renouvelées depuis un an, la faiblesse et le penchant du cœur finissaient toujours par lui. Amédée se disait qu'il les supporterait avec bonheur, pourvu que la chère créature sans laquelle sa vie serait brisée fût à lui dans le temps et dans l'éternité.

Peu à peu le jour se mit à décroître, la campagne prit les aspects les plus variés par les plus oppositions adoucies des ombres et des lumières, l'horizon commença à masser ses plans : il était environ cinq heures du soir. Amédée regardait toujours d'un œil envieux l'aimable séjour qui lui était fermé. Sa folle irritation avait, depuis longtemps déjà, fait place au désir, la tentation était si proche qu'il succomba. Franchissant la haie de clôture, il pénétra dans le parc après avoir juré le matin de ne plus y remettre les pieds.

La première personne qu'il rencontra fut Marie-Sophie. Assise sur la terrasse, la tête légèrement inclinée et les yeux fermés, dans une tenue languissante en désaccord avec son énergie habituelle, elle paraissait ou souffrante ou plongée dans la tristesse.

Mais au bruit des pas d'Amédée, elle se dressa et ses yeux s'allumèrent d'une affection si vive que toute trace de malaise s'effaça.

— Vous, vous ! s'écria-t-elle à deux reprises et se préparant à courir vers le jeune homme les bras ouverts à l'âme sur les lèvres.

Heureusement cet emportement de la nature fut aussitôt

vaincu, les deux bras retombèrent, les yeux voilèrent leur tendresse.

Amédée montait les degrés de la terrasse. En une seconde, il rejoignit la jeune fille, son visage aussi s'était épanoui :

— Que votre accueil me rend heureux ! dit-il avec un soupir d'ineffable contentement ; j'osais à peine venir, dans la crainte d'être importun, et pourtant...

Elle ne le laissa pas achever :

— Importun ! vous... et ses yeux mieux que ses lèvres, trahissant l'émotion de son cœur, disaient éloquemment l'être aimé n'importune jamais.

Il la regardait avec reconnaissance, avec tendresse

Marie restait confuse sous ce regard, elle en sentait la douceur et le danger. Se levant donc avec un empressement affecté :

— Venez, dit-elle, en lui montrant le chemin et le précédant au salon, tout le monde sera heureux de vous voir ; ici, vous êtes en famille.

— Prenez garde, balbutia-t-il, de me donner trop de bonheur.

Entendit-elle ? Elle marcha sans tourner la tête, il suivit le cœur palpitant.

Dans le salon, étendu sur un divan se trouvait Médéric causant avec sa mère et sa jeune sœur. Deux jours seulement de repos lui avaient procuré un mieux sensible. Comme presque toutes les organisations malades et marquées pour une courte vie, Médéric aimait passionnément le travail.

Le médecin, s'apercevant qu'il en prenait au-delà de ses forces, le lui avait interdit absolument, plutôt comme mesure de prudence que par la crainte d'un danger immédiat.

Madame de Ribienne tenait les yeux fixés son fils avec cette anxiété dévorante qui n'appartient qu'aux bonnes mères et aux mères inquiètes. Annonciade à demi inclinée, le visage caché sous l'or de sa chevelure, réunissait en bouquets tout un fagot de fleurs mêlées déposé sur le guéridon. La gentille bouquetière jasait en travaillant :

— Oh ! la jolie pervenche ! Qu'elle est coquette dans son petit habit ! Voyez, mère, voyez... comme ça fait bien le bleu dans l'herbe... on dit que c'est la couleur du pauvre et c'est la plus jolie de la création. Aussi le bon Dieu en est avare ; il y a si peu de fleurs bleues. Nos jardins renferment des roses blanches, rouges, roses, thé, on n'en peut pas avoir de bleues. Les camellias, les dalhias, toutes les riches fleurs sont ainsi. Vraiment Dieu n'a prêté la couleur de son ciel qu'aux petites fleurettes de nos champs.

— Et aux yeux des jolies filles, dit en riant Médéric qui écoutait depuis un moment le doux et gentil ramage de sa sœur.

Elle lui jeta malicieusement un petit bouquet de myosotis, en ripostant gaiement.

— Voilà qui vaut tous les yeux du monde.

A ce moment, Marie-Sophie ouvrait la porte et annonçait Amédée.

Tous trois firent un cri joyeux et le nom du jeune professeur sortit de trois cœurs qui l'aimaient.

— Quelle bonne idée ! Quelle bonne fortune !

Amédée se confondait en remerciement. Comme il se reprochait ses injustes soupçons du matin ! On ne pouvait se tromper à cet accueil, c'était celui du cœur.

On le laissa bientôt seul avec Médéric ; les dames furent à leurs occupations ou à leur toilette, — la meilleure aime à plaire, — courte séparation du reste, le diner étant à six heures.

— Oh ! le délicieux bouquet ! remarqua Amédée saisissant les myosotis oubliés sur le canapé.

— Ce sont les yeux d'Annonciade, dit en plaisantant Médéric ; je vous en prie, mon cher maître, mettez ces fleurs à votre boutonnière pour faire enrager l'espiègle qui me les a jetées.

Amédée avait rougi, heureusement dans l'ombre, il tournait le dos aux fenêtres et d'ailleurs il était tard et la lumière déclinait ; il regardait avec un sentiment profond que je ne saurais définir cette petite fleur symbolique. C'était une espèce

d'adoration qui, du myosotis, devait remonter au yeux dont il rappelait la couleur.

Voyant son hésitation, Médéric lui raconta sa conversation avec Annonciade et insista pour qu'Amédée se parât de ce trophée.

— Je ne l'oserais pas, dit le professeur visiblement ému.

— Ce n'est qu'une plaisanterie, s'écria le malade, et puis Annonciade n'y attachera aucune importance, vous savez bien que ce n'est qu'une enfant.

Il tressaillit. Une enfant ne fait point ainsi tressaillir un cœur d'homme.

Tout en jouant, Médéric lui attacha la fleur au côté, et le cœur d'Amédée battit plus vite sous ce léger poids.

La cloche du diner, en s'ébranlant, réunit de nouveau toute la famille. Les visages souriaient à la présence d'un ami. Mais celui de Marie-Sophie s'assombrit et la possession d'elle-même faillit lui échapper en remarquant la décoration fleurie d'Amédée. Ses lèvres mêmes étaient pâles, quoiqu'elles ne s'ouvrissent pas pour interroger. Elle préférait attendre, dévorant son anxiété, comme si l'attente n'en redoublait pas l'intensité. Ses yeux, qui semblaient calmes et baissés, lançaient des éclairs sous leurs longs cils bruns ; un frémissement presque imperceptible trahissait son effroi intérieur... Elle ne voyait cependant que deux petites fleurs bleues cachées dans leurs collerettes de verdure ; de petites fleurs qui croissent aux champs et dont l'amitié, candide comme l'affection, se sert pour dire : ne m'oubliez pas.

Médéric, vexé du silence d'Annonciade, l'interpella :

— M. Amédée porte tes couleurs, petite fée tu ne le remercies pas.

Ses yeux, bleus comme l'azur, se levèrent et elle vit. Son visage s'empourpra, elle voulut rire et faillit pleurer, et Marie qui la regardait et que la douleur rendit cruelle demanda :

— Quel est cet enfantillage ?

— Médéric m'a donné cette fleur, dit franchement Amédée.

— En vous disant que c'étaient les yeux de ma sœur, riposta l'écolier.

— Je vous rends ces myosotis, mademoiselle, murmura Amédée en voyant l'embarras d'Annonciade et sa contrariété, et il lui tendit le pauvre petit bouquet déjà flétri.

— Gardez donc cette sottie fleur, dit madame de Ribienne ennuyée de l'importance qu'on accordait à cette bagatelle ; notre petite fille vous arme son chevalier. N'es-ce pas, follette ? ajouta-t-elle en se penchant vers Annonciade placée à sa gauche et la baisant tendrement au front.

— Je l'avais donnée à Médéric, dit l'enfant avec douceur c'est un méchant d'en avoir disposé.

Médéric se défendit et convint, en racontant comment la chose s'était passée, que son but avait été de faire enrager sa sœur.

Marie-Sophie respira un peu plus librement après cette conversation. Cependant quelque chose qu'elle n'eût pas défini restait dans l'air et lui en altérait la pureté. Elle regardait l'enfant et s'étonnait de la trouver grandie et belle. Mais l'âme et le cœur sommeillaient encore pour longtemps. Dieu si bon ne permettrait pas une pareille douleur.

Bientôt Amédée entama avec elle une intéressante discussion sur la musique ; et les concessions qu'il fit à son bon goût, l'ardeur avec laquelle il l'écouta et lui répondit, la grâce qu'il apporta dans ses louanges, tout vint effacer de l'esprit de Marie-Sophie les passagères inquiétudes qu'y avait fait naître un humble et innocent myosotis. Elle crut, parce qu'elle aimait, et que l'amour c'est tout à la fois l'espérance et la foi. Elle se joignit aux autres pour prier Amédée de venir tous les jours, après sa classe, voir le pauvre malade qui l'aimait comme un frère. Ce mot fut-il prononcé avec ou sans intention ? je l'ignore. Madame de Ribienne voulait sans doute éclairer la situation et venir en aide aux délicatesses naturelles du fonctionnaire dont elle croyait deviner l'amour et dont elle voulait faire son fils. Ah ! c'était la vie qu'on lui versait à flots !

Après le repas, pendant la promenade, il se trouva un court instant seul auprès d'Annonciade.

— Je vous ai involontairement déplu, dit-il timidement. Elle le regarda avec ses yeux si expressifs et si doux.

— Ma mère m'a autorisée à vous donner cette fleur, murmura-t-elle, je vous l'offre de bon cœur.

— Elle devient pour moi sans prix, dit le jeune homme avec un peu d'exaltation en détachant le myosotis de sa boutonnière et le refermant avec soin dans un portefeuille.

Annonciade dont l'âme avait les délicatesses de la sensitive craignit d'avoir été trop loin et elle reprit, pendant qu'une rougeur fébrile se répandait sur son visage :

— C'est un souvenir d'enfant, je suis l'enfant de la maison.

Madame de Ribienne appelait Annonciade pour venir avec elle faire la partie de Médéric que l'humidité du soir retenait dans l'appartement.

— Ta sœur tiendra compagnie à monsieur Amédée pendant qu'il fumera son cigare sur la terrasse, dit-elle en serrant la main du jeune homme qui, s'inclinant sur cette main bien chère, la toucha des lèvres.

Bientôt ils furent assis tous deux seuls, à cette heure de rêverie et de silence qui prédispose l'âme aux plus tendres épanchements. Il faisait obscur pour ceux qui, venant de la maison, avaient habitué leurs yeux aux rayons fatigants de la lampe ; mais pour Marie-Sophie et pour Amédée qui, depuis une demi-heure, regardaient dans cette obscurité de quelques étoiles voilées, il avaient fini par voir les mystères de la nuit.

Agités par des pensées si semblables et si différentes, tous deux le cœur plein d'affection, ils cherchaient au ciel l'étoile de l'espérance et demandaient à Dieu les mots pour se parler. Ce fut dans le calme solennel de cette heure d'ivresse que les dernières hésitations d'Amédée disparurent. L'inspiration qu'il cherchait au ciel lui fut accordée et sa langue, muette jusqu'alors sur ses sentiments cachés, se délia pour en faire la confidence et l'aveu.

Lançant son cigare au loin, il se rapprocha de Marie-Sophie.

et lui dit à voix basse, comme s'il eût eu peur de s'entendre lui-même :

— Je désirais parler à madame de Ribienne d'une affaire qui intéresse tout le bonheur de ma vie ; malheureusement l'état de santé de Médéric la retient toujours prisonnière ; pourriez-vous la remplacer, voudriez-vous m'entendre ?

Elle frémit. Tout son sang afflua au cœur ; elle souhaitait cette explication depuis longtemps, et, l'heure venue, elle ne sentait que sa faiblesse et son émotion :

— A ma mère ? balbutia-t-elle, pour dire quelque chose et sortir d'embarras.

— Ou à vous, et s'asseyant auprès d'elle, il prit sa main.

Elle la retira et se leva, ne pouvant l'entendre davantage ; ce n'était plus une légère émotion qui faisait palpiter ses membres. Ses lèvres tremblaient lorsqu'elle articula ces mots :

— Demain, dans la serre, à votre arrivée, je vous écouterai. Alors elle s'éloigna, effrayée elle-même de l'ébranlement de tout son être ; sa conscience lui dit : l'affection est trop forte quand elle devient une question de vie ou de mort ; mais le cœur murmura : c'est la vie, et la conscience garda le silence.

Elle gagna sa chambre lentement, les mains appuyées sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur ; il lui semblait dans le trajet que les fleurs et les étoiles prenaient une voix pour lui crier : il t'aime ! bercée par cette harmonie elle ouvrit une fenêtre et s'accouda sur le balcon pour demander à la plus tendre rêverie de prolonger son ivresse.

Dieu ne permit pas qu'une âme si véritablement grande par sa raison et par sa dignité restât longtemps absorbée par le côté orageux de la passion ; le repos et le silence de la nature amenèrent de l'apaisement dans le cœur de Marie-Sophie. Peu à peu elle revint à son calme habituel et ne garda d'autre trace de la terrible agitation de la terrasse, que des traits altérés et des yeux humides. Mais longtemps les yeux humides brillèrent de reconnaissance et de bonheur ; car la jeune fille avait maintenant le droit d'ouvrir amplement son cœur à l'espérance qui, jusqu'alors, comme une petite lueur incertaine, éclairait son avenir.